

Ce texte est la première nouvelle que j'ai écrite et publiée dans les années 50 du siècle dernier. Je l'avais intitulée La Nuit de Chance, du prénom de son héroïne, en espérant que le vocable me porterait bonheur. Et ce fut le cas ! Un an après avoir expédié ma nouvelle, et toujours sans réponse sur son sort, je reçus une lettre de l'éditeur me disant en substance : « J'ai bien reçu votre texte il y a près d'une année et je l'ai lu avec intérêt. Je voudrais bien le publier, mais j'ai égaré votre manuscrit. Voudriez-vous me le faire parvenir de nouveau pour publication dans notre prochain numéro... ».

Ce que je fis immédiatement. Et détail complémentaire, une semaine après la lettre de mon futur éditeur, je recevais un autre courrier, cette fois d'une revue de cinéma (Cinéma 56) à laquelle j'avais envoyé une critique de films pour publication éventuelle, à peu près en même temps que mon envoi de La Nuit de Chance une année auparavant, et cette revue me proposait d'ajouter une suite en fonction d'un autre film qui venait de sortir sur le même thème que ma critique originale. Ce que je fis, et mon article, reformulé, parut également quelques temps après... Conjonctions astrales favorables ou simple hasard providentiel, coïncidence ou rapprochement abusif, qui saura faire le partage ?

Place maintenant aux enchantements de Venise, au rêve et au surréalisme.

La Nuit de Chance

La journée du 24 Juin a été pour moi irritante. La chaleur et l'humidité de l'air m'accablaient en même temps, créant une impression de gêne.

Il me semblait parfois rêver en plein jour, je croisais des gens dans la rue, croyais les reconnaître après quelques pas, puis, fouillant ma mémoire pour les identifier, m'apercevais que j'en avais rêvé la nuit précédente, sans les avoir jamais rencontrés auparavant.

Après le dîner, alors que je rendais chez des amis, en traversant les Champs-Élysées je faillis me faire renverser par une énorme voiture qui me frôla. Je sentis comme une grande poussée, je fus projeté en avant, et j'entendis à la fois le vrombissement puissant du moteur et la voix acharnée, rauque et furieuse du chauffeur qui m'invectivait. Une femme cria, les regards se tournèrent vers moi, l'agent de la circulation me toisa avec sévérité, bref j'étais devenu le centre d'un petit évènement quand brusquement, tout cela disparut. Il n'y eut plus en moi que le désarroi, le contrecoup provoqué par cet accident manqué qui avait peut-être failli m'être fatal. En regard de mon agitation intérieure pourtant, le monde ne me contemplait plus, « comme si aucune voiture ne m'avait frôlé de trop près... ». Je rejoignis le trottoir et restai songeur, regardant les automobiles sans les voir, et me demandant ce qui venait d'arriver. Avais-je ou n'avais-je pas failli être écrasé ? J'eus presque envie d'aller demander à l'agent s'il avait vu ce qui venait de se passer. Alors, j'entendis une voix me souffler :

— Mais oui, vas-y, demande-lui. Il n'y a que lui pour te dire. Il saura bien, tu étais à sa hauteur au moment de l'évènement.

Comme une velléité d'aller vers l'agent et une autre voix, féminine cette fois, murmura :

— N'y va pas. Il va te prendre pour un fou. Tu vas t'attirer des ennuis.

Et moi, que faisais-je dans tout ce colloque ? J'étais un grand vide, comme un être envoûté je me sentais crier :

— Laissez-moi, laissez-moi, je suis en dehors de tout cela.

Cette bizarre impression cessa, je fus abandonné brusquement par mes deux démons. Et je ne savais plus où j'étais.

Je me suis gratté la tête sans comprendre, puis j'ai continué mon chemin.

Je passai une soirée calme à jouer aux cartes.

Après avoir quitté mes amis, je rentrai doucement chez moi, dans la nuit, songeant à l'ambiance étrange de cette journée. Paris était calme, la lune dormait, gonflée d'une lumière pâle qui débordait alentour, et teintait la nuit, comme une goutte de lait dans l'encre. Les étoiles ne brillaient que tout près des toits, là où leur clarté glacée n'était pas encore engloutie par l'éclat de la lune. Et la nuit froide, bien

qu'on fût en été, semblait se recueillir sur elle-même. Mes talons de métal claquaient sur les pavés en faisant jaillir des étincelles.

Le premier coup de minuit vient de sonner. Je m'arrête.

J'entends un bruit bizarre, un bruit de sequins tintant aux oreilles d'une gitane ou le sifflement caractéristique du serpent à sonnettes. La rue est vide et la vie s'est arrêtée. La minute d'avant, la rue était vide, mais il y avait autre chose, comme une « existence » que l'emprise énorme du rêve a annihilée.

Une voix court, monte de la nuit, un murmure doux, une voix de femme :

— Johnny, Johnny...

En m'entendant appeler, je me souviens d'une américaine au nom étrange, Chance Crystal, que j'avais rencontrée au printemps dernier.

— Bonjour, dit Chance.

Elle est là, aussi simplement.

Imprévisible.

Ou plutôt, je n'ai d'abord vu que deux boucles d'oreille, deux anneaux d'or, qui bruissaient doucement.

Puis elle est apparue.

— Bonjour, dit-elle encore.

Avec un charmant sourire.

Je me mets à sourire aussi parce que ses yeux sont des étoiles et qu'il est rare de rencontrer une femme dont les yeux sont des étoiles.

— Johnny...

Dit du bout des lèvres, un peu en bouderie, un plaidoyer d'avance, comme si j'allais refuser.

— Johnny, il faut que tu m'aides. Il faut !

Les yeux de Chance apparaissent, bleus sombres, et je me sens tout étonné de les voir.

— Mais, Chance...

J'ai un vague sourire. Je ne comprends pas, mais je voudrais l'aider.

— Écoute Johnny, veux-tu me donner une minute de ta vie sans restriction, pour moi toute seule ?

Elle demande d'une voix légère ; elle n'a pas l'air d'attacher d'importance à sa requête.

— Oui, ai-je dit, si tu veux Chance... Une minute, même deux.

Vaguement anxieux de m'engager ainsi, mais un désir de tout mon être de l'aider, sans savoir, avec une prescience subtile de ma puissance informulée.

— Bravo, bravo ! dit-elle

Et ses yeux redeviennent des étoiles.

Alors la féerie a commencé.

— Tope-là ! dit Chance, il faut sceller notre pacte.

Elle m'embrasse sur les lèvres. J'ai l'impression de boire sa vie en mêlant nos souffles.

— Je suis une fée, m'apprend-elle. Tu seras dérouté par mes enchantements. Mais il faut y croire, et croire aux charmes de la nuit, des étoiles et du rêve.

Elle se change en chatte, sous mes yeux, puis reprend sa forme en un clin d'œil, le temps de sourire.

— Et voilà, je peux tout faire. Je suis Crystal qui rêve. Je t'emmène à Venise où se tient le congrès des Fées. Ce soir, c'est la nuit des sorcelleries, la nuit de la Saint-Jean. Viens, je t'expliquerai en route.

Elle me prend par les mains et je me souviens maintenant de ses ongles bizarres, longs, très longs, incroyablement longs, et étroits, comme des petits poignards. Quand je lui avais demandé pourquoi elle se les laissait pousser, elle m'avait répondu avec un petit sourire moqueur et un regard rêveur qui m'empêchait de m'étonner lorsqu'elle faisait ou disait une chose extraordinaire :

— Je m'en sers pour ouvrir mes lettres, en guise de coupe-papier. Et puis, c'est pratique, pour crever les yeux...

Nous sommes entourés de vide, le temps et l'espace n'existent plus. Je sens contre mon corps un bruissement doux, comme si nous nous déplaçons à très grande vitesse ;

Chance m'explique :

— J'ai perdu mon anneau magique depuis un siècle. C'est un enchanteur qui me l'a dérobé et je n'ai le droit de chercher à le retrouver que la nuit de la Saint-Jean, lorsque sonne minuit. Le temps n'existe pas pour moi. En une minute, je peux vivre plusieurs heures, toute une vie peut-être. Je t'ai choisi pour m'aider car je n'ai le droit de reprendre le talisman de mon pouvoir que par l'intermédiaire d'un être qui vit en dehors de l'extraordinaire. Mon sort dépend de toi pendant le temps que tu vivras dans le monde magique.

Le bruissement de l'espace intangible cesse autour de moi.

Nous apparaissions sur une petite place, près d'un canal.

Chance murmure :

— Nous sommes dans un Venise de féerie. La ville dort, sans le savoir. Toute vie réelle a disparu. Il ne reste plus que les fées et les enchantements.

Je regarde le décor qui m'entoure. Les murs des maisons sont baignés de lune. On entend une musique de guitares et d'accordéon qui vient jusqu'à nous, souple, légère, ineffable.

— C'est la sérénade, me dit Chance ; prenons une gondole, allons sur le Grand Canal.

Nous nous approchons de l'eau. Une gondole glisse vers nous sur l'onde noire sans que personne la guide. On dirait un grand cygne au col gracieux.

Je n'ai pas dit un mot depuis tout à l'heure. J'accepte cette féerie qui me submerge, qui m'envoûte. Nous nous installons dans la gondole. Elle se détache du bord et nous entraîne sur le canal, sans un bruit.

Je suis assis près de Chance, présence charnelle et rassurante. Je laisse ma main tremper dans l'eau, le long du bord, mais quand je la retire, elle n'est pas mouillée. L'air sent la rose et le jasmin. Des bouffées de musique rôdent entre les murs et se concrétisent parfois en prenant des formes étranges, lumineuses, farfadets improbables, lutins charmeurs.

— J'y pense, Chance, cet après-midi, cette journée bizarre que j'ai passée... N'y étais-tu pas pour quelque chose ?

Elle rit, et des perles de lune volent autour de sa bouche.

— Je me suis bien amusée, avoua-t-elle. L'enchanteur sait que je t'ai choisi, et il voulait te faire disparaître. Mais il ne pouvait rien car j'étais trop vigilante. Tu avais peur n'est-ce pas ?

— Non, pas exactement. Je me demandais plutôt ce qui m'arrivait.

— C'est cela, tu avais peur, en toi-même. Quand on ne comprend pas l'étrangeté du monde, la peur tyrannise.

Une brume légère s'est formée et recouvre l'eau. On croirait voguer sur de l'ouate, dans un dédale de canaux sombres. Enfin nous débouchons sur le Grand Canal, et j'entends l'eau clapoter contre la gondole. Pourtant, je ne suis pas sûr qu'il y ait de l'eau.

Je voudrais appliquer au monde féérique dans lequel j'évolue mes sensations humaines, pauvres sensations matérielles. Peut-être vaudrait-il mieux me laisser aller, me laisser envoûter ? Pourquoi vouloir établir une règle logique dans un monde où la raison n'est plus un critère ?

Je demande à Chance qui ne parle plus depuis un moment :

— Mais, que dois-je faire ? Je ne sais même pas qui est cet enchanteur et où le trouver ?

— Il est à Venise ce soir et je te le montrerai. Je suis presque sûre de le retrouver à la sérénade. C'est pour cela que nous y allons.

— Et ce talisman que je dois reprendre, quel est-il ?

— C'est un anneau magique. Quand tu l'auras dérobé à mon magique ennemi, tu le passeras à mon doigt et je posséderai de nouveau tout mon pouvoir.

— Et si je perdais cet anneau ?

J'ai parlé sans réfléchir, un peu inconsciemment.

Les yeux de Chance redeviennent des étoiles et je ne peux déchiffrer l'expression de son visage. Son corps semble s'être désincarné et ne pèse plus légèrement contre le mien. Sa main est froide dans ma paume et je n'ose la presser, de peur de ne rencontrer que le vide.

Les étoiles quittent ses yeux qui me regardent avec douceur.

— Voyons Johnny. Je te connais un peu. Je sais que tes mauvaises pensées ne sont que bravades et frimas.

Un vocabulaire bizarre, où les mots sont comme des petits bagages de nécessité, interchangeables, insolites, et pourtant chargés de sens.

Chance ajoute :

— Et il y des choses que tu ne peux pas, que tu ne dois pas savoir.

Son regard devient lointain, prisonnier du rêve un instant.

Je parle doucement :

— Pardonne-moi Chance, Mais quoi que j'en aie, j'éprouve de la difficulté à m'habituer à cette féerie. Je m'y suis lancé sans réfléchir et je me trouve désemparé.

Je m'enferme un peu plus dans la sorcellerie en concluant :

— Maintenant je vais essayer de ne plus comprendre et de juger avec mes rêves.

À partir de l'instant où je m'abandonnais à l'extraordinaire, plus rien de logique, d'ordonné d'une part, ou de proscrit et de secret d'autre part, ne pouvait s'interposer, tout devenait possible; je m'immergeais dans l'irrationnel, bain de jouvence rafraîchissant.

Les palais vénitiens, pâles sous la lune, comme de grands fronts qui pensent, baignant leurs reflets moirés dans le canal.

Nous approchons d'un embarras de gondoles, brillamment éclairées d'où jaillit une musique sautillante et gracieuse qui lance dans l'air ses formes harmonieuses, feu d'artifice imaginaire composant un ballet translucide et lumineux, danse de fantômes irisés.

— Ainsi commence la fête, m'explique Chance. La musique prisonnière s'échappe du temps pour percer le secret du silence...

Des fleurs de feu éclosent dans le ciel, champ de flammes.

Chance, les yeux levés murmure :

— Tout à l'heure, un grand bal réunira sur la place Saint-Marc tous les enchantements de la nuit des velours multiples.

Notre gondole se glisse avec aisance dans l'amas d'embarcations.

— Tiens, regarde, me dit Chance, la fée Cinéma.

Elle me montre du doigt une femme brune d'une grande beauté, seule dans une gondole.

Je pousse une exclamation étonnée :

— Mais c'est Jane Russell !

Chance sourit mystérieusement.

— Crois-tu vraiment ? demande-t-elle.

Je regarde encore. Mais ce n'est plus Jane Russell, c'est Marilyn Monroe. Et sous mes yeux la fée Cinéma se transforme, je reconnais au passage, en rapides impressions, les visages de Greta Garbo et Michèle Morgan, puis celui de Pola Negri...

— Elle s'amuse, me souffle Chance en souriant. Elle peut prendre le visage de toutes les stars. Il suffit que tu penses à une actrice pour qu'elle revête son apparence ;

Chance se transforme en chatte, sous mes yeux, et miaule vers moi.

— Mais je croyais que tu n'avais plus aucun pouvoir ? lui dis-je d'un ton surpris.

Elle baille, lisse son poil d'une patte, pose une langue rose sur ses lèvres, devient une cigarette et se réincarne dans la fumée. Mais ses yeux sont deux grands trous noirs. Deux papillons lumineux volètent autour de son visage. Chaque battement de leurs ailes transparentes est comme un clignement de paupières. Ils se posent sur ses orbites, froufroutent un instant. Je vois deux étoiles clignoter puis ses yeux apparaissent enfin.

— Moi aussi, je peux m'amuser, dit-elle.

La musique est douce et me pénètre de son calme. L'eau invisible mêle son clapotis au concert de la nuit.

Un homme se met à chanter. Il est habillé en ténor d'opéra et sa taille augmente ou diminue selon le ton de sa voix. C'est un nain dans les notes graves et un être filiforme interminable lorsqu'il pousse un contre-ut.

Je me sens mal à mon aise. Alors que je me tourne vers Chance pour lui parler, elle me presse brusquement le bras.

— Tais-toi, tais-toi ! dit-elle. J'ai vu mon enchanteur.

Et je me sens devenir invisible.

— Chance, Chance, que m'arrive-t-il ?

— Oh, excuse-moi Johnny !

Elle fait un petit geste.

— Je reprends ma forme et bougonne :

— Chance, ne me joue pas de tours magiques. Ce n'est pas parce que je t'ai donné une minute de ma vie qu'il faut te croire tout permis et me faire disparaître à ta guise...

— Ça ne te plaît pas de devenir invisible ?

— Quand j'en aurai envie, je te ferai signe, mais laisse-moi décider du moment.

— Que tu es difficile !

Elle hoche la tête et continue :

— Cette nuit, tu pourras te rendre invisible, quand tu voudras. Mais une seule fois, et seulement le temps d'y penser. Après, finis les enchantements.

Je demande :

— Ne pourrais-tu me donner aussi un autre pouvoir ?

— Johnny, je suis la Fée Crystal et je détiens le pouvoir de l'invisibilité. Quant au reste, nous verrons plus tard.

Notre gondole tangué, doucement. La musique vient de s'arrêter ; les applaudissements s'élèvent. D'entre les mains, à chaque claquement, un pigeon s'envole et, battant des ailes pour prolonger les bravos, ils tournoient autour des têtes. L'un des pigeons se pose à l'avant de notre gondole. De son bec jaillissent des fleurs qui jonchent bientôt notre embarcation et lui font une parure embaumée. La musique d'une valse lente bâtit un contrepoint sonore à ce miracle.

Chance me pousse légèrement du coude.

— Regarde bien mon enchanteur dit-elle. Son nom est Colombo.

Elle me montre un jeune homme au type italien prononcé, brun de peau et de chevelure. Il sourit de façon éclatante, regarde Chance et lui fait un salut ironique de la main. Je vois alors briller à l'un de ses doigts une bague dont le chaton jette des reflets magnifiques.

— C'est mon talisman, me dit Chance. Voilà ce qu'il faut que tu lui reprennes.

— Et comment vais-je faire ?

— Je ne peux pas te le dire. À toi de trouver, à toi seul...

Sa phrase reste inachevée, s'endort dans la nuit.

— Je me demande comment je vais pouvoir lui reprendre cette bague qui ne quitte sans doute jamais son doigt.

— Tutt, tutt, tutt, dit Chance. Souviens-toi que ton rêve est plus puissant que tous mes rêves et mes sorts. Étant mortel, rien ne peut t'atteindre cette nuit. L'enchanteur sera sans force contre ton désir de m'aider. Enfin, notre action malicieuse est limitée, elle ne peut durer plus d'un magique.

— Un magique ai-je demandé, qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte d'unité de temps féérique qui ne saurait se comparer au temps humain. Le magique est un instant fugace qui existe en fonction de ta puissance surnaturelle. Il t'est possible de résister à nos magiques car tu ne fais pas partie de l'univers féérique. Si tu es assez fort, tu ne seras pas abusé par le mirage des enchantements.

— En quelque sorte, cette féerie pourrait ne pas exister si je cessais d'y croire...

— Si tu cessais d'y rêver, corrige Chance...

Du coin de l'œil, je vois l'embarcation de Colombo virer de bord puis s'éloigner de la flottille de gondoles où nous sommes imbriqués.

— Regarde Chance, l'enchanteur...

— Suivons-le ! crie Chance.

Un geste de la main libère notre gondole-cygne et nous filons sur le canal, à la poursuite de la gondole noire où brille une petite lumière, le talisman de Chance, clin d'œil moqueur.

Machinalement, je regarde ma montre. Elle marque minuit. Je la porte à mon oreille et j'entends battre son petit cœur mécanique, obstiné, inutile.

La gondole de Colombo se faufile dans un canal sombre où nous la suivons. Toute clarté disparaît. Nous voguons dans la nuit et l'on n'entend que les craquements du bois de notre gondole, le flic-flac de son étrave fendant l'eau de la lagune, et ma montre et mon cœur qui battent à grands coups sourds, bruits fantômes.

Soudain apparaît un oiseau noir, une chauve-souris. Je n'ai vu que ses yeux de braise ? Elle se laisse littéralement tomber sur moi en poussant des petits cris perçants, des couinements de rat furieux. Elle s'empêtre dans mes cheveux et je sens ses petites griffes me lacérer le visage. Je ferme les yeux et lance un cri en portant mes mains vers elle. La gondole tangue violemment. Je perds mon équilibre et la fée Crystal me retient du bras au moment où j'allais tomber par-dessus bord.

Chance crie :

— Bandit, bandit...

Sa voix résonne et se perd en échos lointains qui roulent sur les eaux et rebondissent contre les murs des maisons dormant au long du canal.

— Bandit, bandit...

Aussi brusquement qu'elle était venue, la chauve-souris se libère au moment où je croyais la saisir. Je rouvre les yeux et je sens couler le long de mes joues le sang des blessures que l'oiseau démoniaque a ouvertes dans ma chair avec ses griffes menues. Des flammes dansent dans ma tête. Un élan aigu me perce le crâne et je ne peux m'empêcher de gémir.

Chance murmure, tout contre moi :

— Johnny, mon pauvre Johnny...

Ses mains sont un baume sur mon visage lacéré et la douleur s'enfuit, en vagues de feu qui meurent sur un rivage désert.

L'écho revient vers nous :

— Bandit, bandit...

Passé en un grondement menaçant, présence sonore, et va se perdre dans les profondeurs glauques du canal.

On dirait qu'il ne s'est rien passé.

Je bats de paupières. Chance me sourit et dit :

— Heureusement, j'étais là !

— C'était l'enchanteur, n'est-ce pas, ai-je demandé ?

Elle acquiesce de la tête.

— Pourquoi l'as-tu appelé « Bandit » ?

— Oh, c'est une des mots-sortilèges répond-elle en haussant les épaules. Pour chasser les mauvais esprits. Nous les fées, nous avons un vocabulaire... Comment dirais-je... Lumineux... Regarde...

Elle répète :

— Bandit, bandit

Et je vois des petites fleurs de lumière sortir d'entre ses lèvres, parer les mots d'ailes transparentes qui les emportent, myriade fantastique de lune et les projettent sur les parois étroites du canal, sur l'eau verte, vers le ciel, où ils se butent et percent l'infini du silence.

— Bandit, bandit, bandit...

Plus aucun bruit ne tressaille... La gondole reprend alors sa course.

— Tout s'est passé le temps d'un magique, me dit Chance. L'espace d'un rien...

Je regarde longuement son visage triangulaire, visage de chatte aux yeux pers, ses cheveux tirés derrière la tête et noués en un chignon relevé, à la Paolina Borghese. Elle se laisse observer sans gêne et m'offre son profil de camée.

Je suis le premier à rompre le silence :

— Nous avons perdu l'enchanteur.

LA SUITE DANS LE RECUEIL